



Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?

Une pensée d'avenir

Dossier
pédagogique
et parcours
culturel



03 >> Présentation

- 03 > La Compagnie Grand Théâtre
- 03 > L'équipe artistique
- 04 > Présentation du spectacle

05 >> Jean Jaurès

- 05 > Biographie succincte
- 06 > Repères chronologiques
- 07 > Le discours à la jeunesse

08 >> Le spectacle

- 8 > Aborder Jaurès
- 9 > Le discours comme fil conducteur
- 10 > Les personnages

11 >> Parcours culturel et pédagogique

- 11 > Un parcours culturel et pédagogique autour de Jaurès
- 12 > Ressources

13 >> Prolongements pédagogiques : propositions d'activités

- 13 > Jeux d'écriture
- 13 > Jeux théâtraux

14 >> Annexes

- 14 > Le discours à la jeunesse (Albi, 1903)
- 21 > *Jaurès*, les paroles de la chanson de Jacques Brel
- 23 > *La mort de Jaurès*, poème d'Anna de Noailles
- 24 > Extrait du spectacle

Auteur de ce dossier :

Etienne Luneau (auteur, metteur en scène et comédien du spectacle)

Les photos présentées dans ce dossier ont été prises par Tiphaine Vézier lors des représentations données dans la nef du Panthéon les 2, 3 et 4 janvier 2014.

La Compagnie Grand Théâtre

La Compagnie Grand Théâtre est installée à Montreuil et navigue entre Paris et la Région Centre depuis plusieurs années pour créer ses différents spectacles. Elle réunit une équipe d'une douzaine de comédiens, de plusieurs metteurs en scènes, d'un auteur, d'un décorateur, d'une costumière, d'un musicien et d'une équipe administrative. Elle existe depuis 2007 et intervient par-

tout en France et au-delà (Turquie, Autriche, Amérique Centrale).

Nos spectacles sont largement diffusés auprès des publics scolaires de la maternelle au lycée. Nous avons l'habitude de travailler en liaison avec les classes et les enseignants (rencontres, ateliers, animations de classes à Projet artistique et culturel...).

L'équipe artistique



Etienne LUNEAU – *Auteur, metteur en scène et comédien*

Il participe aux débuts de la Compagnie Grand Théâtre et joue comme comédien dans toutes ses créations. Il en assure aujourd'hui la co-direction artistique. En 2012, il fait l'adaptation et la mise en scène de *L'Odysée ou la folle conférence du Professeur Larimbart*. En 2013, il travaille en tant que comédien, auteur et metteur en scène avec le Théâtre du Lamparo, compagnie dirigée par Sylvie Caillaud et conventionnée en Région Centre. Depuis 2007, il chante les chansons qu'il écrit, accompagné au piano par Joseph Robinne. Il crée plusieurs spectacles de chansons au sein de la Compagnie Fondamentale, qu'il présente notamment au Festival Off d'Avignon 2011, et est récompensé par plusieurs prix (Prix du Festival de chansons françaises de Savigny-sur-Orge, Prix du Festival Chansons de paroles, Aide Paris Jeunes Talents). Entre 2005 et 2008, il suit les cours de Daniel Berlioux au conservatoire du 7^{ème} arrondissement de Paris où il est entré après des études d'ingénieur en travaux publics.



Elsa ROBINNE – *comédienne*

Co-directrice de la Compagnie Grand Théâtre, elle participe à toutes ses créations depuis 2001 en tant que comédienne et met en scène *Münchhausen, le feuilleton* en 2012. Elle remporte le prix du public au Concours 2013 des jeunes metteurs en scène du Théâtre 13 avec *Münchhausen, le spectacle*. Elle travaille depuis 2012 en tant que comédienne et metteuse en scène avec le Théâtre du Lamparo, compagnie conventionnée en Région Centre. Elle travaille depuis 2011 avec le danseur et chorégraphe A. Boulanger et participe à sa création *Swan Lack* (festival « Faits d'hiver », fév. 2013). Elle prépare actuellement avec lui un spectacle mêlant danse et théâtre autour d'un texte de Louis Calaferte, *Mo*. Elle met en scène *L'Azur*, un spectacle musical et poétique en 2010 et écrit la pièce *Muse, muse, muse* en 2009. Elle termine son Master d'arts du spectacle sur « L'autorité en jeu » en 2008 à l'Université Paris 8. Parallèlement, elle a suivi quatre ans de cours aux conservatoires des 10^{ème} (J-L Bihoreau) et 9^{ème} (A. Denieul) arrondissements de Paris ainsi que de nombreux stages (dont l'ARIA en Corse avec R. Renucci, 2003).

Présentation du spectacle

Pour le centenaire de la mort de Jaurès en 2014 et le 90ème anniversaire de son entrée au Panthéon, le Centre des Monuments nationaux fait appel au Grand Théâtre pour créer un spectacle sur cette éminente figure du début du XXème siècle... Le spectacle a été créé en janvier 2014 dans la nef du Panthéon dans le cadre de l'opération « Contes et histoires » organisée par les monuments nationaux.

L'assassinat de Jaurès en 1914 marque le début de la Première guerre mondiale. « *Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?* » : c'est cette question qui est le point de départ du spectacle.

Installé devant un monument aux morts de la première guerre mondiale, un vieux monsieur interpelle les visiteurs. Une jeune femme lui répond et s'engage alors une discussion drôle et passionnée qui interroge la parole de Jaurès : sa confiance en la nature humaine, son idéal républicain, son combat pour la paix entre les nations.

En interprétant des passages de ses discours, en se remémorant des moments d'Histoire et en discutant de tout et de rien, ils partagent une conversation joyeuse et éclairée qui, entre éloquence et émotion, les amène à se découvrir l'un l'autre.



Avec [Elsa Robinne](#) / La jeune fille et [Etienne Luneau](#) / Le vieux • Ecriture et mise en scène [Etienne Luneau](#) • Durée : 45 minutes • Espace scénique : ouverture 6m, profondeur 5m, hauteur 3m • Montage : 1h00 • Tarif : nous consulter

Notre spectacle s'articule autour du Discours à la Jeunesse prononcé par Jean Jaurès en 1903 devant les élèves du Lycée d'Albi. Le discours est disponible en [Annexe 1](#).

Biographie succincte

Jean Jaurès est né à Castres en 1859 dans une famille de la petite bourgeoisie du Tarn. Brillant élève, Jean Jaurès fait ses études au Lycée Louis-le-Grand. En 1878, il est reçu premier à l'École normale supérieure en philosophie, dont il sort en 1881.

Devenu professeur, Jaurès enseigne tout d'abord au Lycée Lapérouse d'Albi, puis rejoint la faculté de Toulouse en 1882. Il se marie en 1886 avec Louise Bois (1867-1931), avec qui il a deux enfants : Madeleine et Louis, tué pendant la Première guerre mondiale.

Jean Jaurès entre en politique à 25 ans comme candidat républicain aux élections législatives de 1885. Il est élu et siège à l'assemblée nationale parmi les républicains. En 1889, il n'est pas réélu.

Privé de son mandat de député, Jaurès reprend son enseignement à la faculté de Toulouse. Il continue également son activité politique et devient conseiller municipal sur les listes radicales-socialistes, puis maire adjoint à l'instruction publique de Toulouse (1890-1893). Ses travaux intellectuels, son expérience d' élu local, sa découverte des milieux ouvriers et des militants socialistes l'orientent vers le socialisme. Cette évolution s'achève avec la grève des mineurs de Carmaux au terme de laquelle il est désigné par les ouvriers du bassin pour les représenter à la Chambre. Il est élu le 8 janvier 1893.

Désormais, Jean Jaurès représente à la chambre des députés les mineurs de Car-

maux et se lance dans une incessante et résolue défense des ouvriers en lutte. Il se distingue à partir de 1898 en défendant le Capitaine Dreyfus et c'est à travers le combat pour la révision de son procès qu'il devient une figure d'envergure nationale. Battu aux élections de 1898, Jaurès se consacre au journalisme et devient codirecteur de *La petite République*, un journal socialiste républicain.

En 1902, il parvient à reconquérir le siège de député de Carmaux qu'il conserve d'ailleurs jusqu'à sa mort (réélu en 1906, 1910 et 1914). Son talent d'orateur lui permet de devenir le porte-parole du petit groupe socialiste de l'Assemblée nationale. En 1904, Jaurès fonde le quotidien *L'Humanité* qu'il dirige jusqu'à sa mort. Grâce à cette tribune, il œuvre pour l'union des socialistes français obtenue en 1905 au sein de la SFIO.



Jaurès lutte contre la venue de la guerre les dix dernières années de sa vie et tente d'infléchir dans un sens favorable à la paix la politique gouvernementale. Le 31 juillet 1914, après un discours pour la paix à l'assemblée, il est assassiné par le nationaliste Raoul Villain.

Les cendres de Jaurès ont été transférées au Panthéon en 1924.

Cette biographie a été rédigée à partir de plusieurs ouvrages biographiques sur Jaurès. L'un des derniers parus est celui de Vincent Duclert aux éditions Autrement.

Repères chronologiques

1851 Coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Instauration d'un empire autoritaire en France.

1859 Naissance à Castres de Jean Jaurès.

1870-1871 Guerre entre la France et la Prusse.

1870 Proclamation de la III^{ème} République.

1871 Traité de paix et perte de l'Alsace-Lorraine. **18 mars au 28 mai** : Commune de Paris.

1881 Jaurès entre à l'École normale supérieure.

1881-1885 Jaurès est professeur de philosophie au lycée d'Albi puis à la faculté de Toulouse.

1885 Jaurès est élu député du Tarn.

1886 Jaurès épouse Louise Bois.

1889 Jaurès est battu aux élections législatives et retrouve la faculté de Toulouse.

1890 Jaurès est élu conseiller municipal à Toulouse.

1892 Jaurès termine sa thèse de philosophie.

1893 Jaurès est élu député de Carmaux et entre avec une cinquantaine de députés socialistes à la chambre.

1894 Le capitaine Dreyfus est condamné pour trahison.

1896 Jaurès participe au congrès socialiste international de Londres.

1898 Jaurès est battu aux élections législatives.

1899 Second procès de Dreyfus, condamné à nouveau et gracié.

1902 Jaurès est réélu député de Carmaux.

1903 Discours à la jeunesse à Albi.

1904 Jaurès fonde le quotidien *L'Humanité*.

1905 Première crise marocaine : les menaces de guerre se précisent. Unification des socialistes français au sein de la SFIO. Vote

de la loi de la séparation des Eglises et de l'Etat.

1906 Jaurès est réélu député à Carmaux.

1907 Loi instituant le repos hebdomadaire de douze heures.

1910 Jaurès est réélu député avec une forte poussée socialiste. Lois sur les retraites ouvrières.

1911 Deuxième crise marocaine.

1911-1912 Guerre dans les Balkans.

1912 Congrès socialiste à Bâle contre la guerre : Jaurès y prononce un célèbre discours dans la cathédrale.

1914

26 avril Jaurès est réélu à Carmaux et la poussée socialiste s'affermi.

28 juin Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo.

23 juillet Ultimatum de l'Autriche à la Serbie.

31 juillet Jean Jaurès est assassiné par Raoul Villain.

1er août mobilisation générale en France.

3 août déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

1919 Acquittement de Raoul Villain

1924 Les cendres de Jaurès sont transférées au Panthéon.



Le discours à la jeunesse

La jeunesse et Jaurès sont indissociables. Dans de nombreux discours, Jaurès s'adresse à la jeunesse avec une rêverie perceptible qui nous invite à nous pencher sur d'extraordinaires moments de notre Histoire. Il y révèle toutes les facettes de son combat politique et de sa pensée d'avenir. Le discours à la jeunesse à Albi, le 31 juillet 1903, est sans doute l'un des textes qui rend le mieux compte de la pensée de Jaurès. Il y fait part de sa confiance en l'humanité, du chemin menant à la République sociale et de son dernier grand combat : la paix définitive entre les nations. C'est aussi parce qu'il est prononcé au sein d'un lycée — le premier dans lequel Jaurès enseigna dès 1881 — qu'il caractérise particulièrement sa pensée : durant toute sa vie, c'est en effet l'école publique que Jaurès mit au centre de son combat politique.

Le discours est présenté ainsi par Thomas Hirsch dans un recueil de discours et conférences de Jaurès paru en 2011 chez Flammarion, collection Champs classiques :

L'école est un des principaux lieux de mémoire de Jean Jaurès. C'est là que prend place le premier acte de son hagiographie, son premier discours : à la fin mai 1876, une visite inopinée du préfet plonge le directeur du collège de Castres dans l'embarras ; il ne dispose que d'une demi-heure pour préparer la réception du représentant de l'Etat. Le professeur de rhétorique, M. Germa, suggère alors de confier le discours de bienvenue, si important, à un élève de dix-sept ans, Jean Jaurès. Devant tout le collège, ce dernier, habillé à la hâte, selon les témoignages, fait merveille : « Sa voix sourde, métallique, est d'abord rocailleuse. Quelques phrases suffisent à l'éclaircir, dissimulant aussi le tic d'une paupière lourde, le geste maladroit, l'attitude comme nouée. Un foyer de vive intelligence s'allume peu à peu dans l'œil clair que ne voile déjà plus la peur écolière du début. Le préfet cesse de sourire : l'éloquence du discoureur, fleurie de latinismes, déblayée des banalités habituelles, le surprend. »

Quelques semaines plus tard, Jaurès est repéré par l'inspecteur d'Académie, Félix Deltour, normilien, qui le prend sous son aile, et convainc sa famille de le laisser rejoindre Paris pour y suivre ses traces. Après le collège de Castres, Jaurès fréquente donc le collège Sainte-Barbe et le lycée Loui-le-Grand, où il prépare le concours d'entrée à l'École normale supérieure. Il est admis premier en 1878, année où il décroche aussi le prix de français au Concours général. C'est au lycée d'Albi que se poursuit son histoire scolaire. Jaurès y est nommé professeur de philosophie en 1881, et y prononce un premier « discours à la jeunesse » à l'occasion de la distribution des prix, avant de rejoindre la faculté de Toulouse en 1883.

Vingt ans plus tard, il y revient, pour une nouvelle distribution des prix : cette fois, celui qui prend la parole n'est plus élève, professeur ou même simple député, mais leader du Parti socialiste français qui regroupe les socialistes réformistes, et surtout vice-président d'une chambre dominée par le Bloc des gauches arrivé au pouvoir lors des élections de 1902, à l'occasion desquelles Jaurès a retrouvé un siège d'élu qu'il ne quittera plus.

Ce « Discours à la jeunesse » est sans conteste le texte le plus connu, le plus reproduit de celui qu'on dit alors « ministre de la parole ». « La passion qui animait son discours y palpète encore. Rarement éloquence a conservé, comme celle-là, la fraîcheur de la vie », jugeait Lévy-Bruhl, tandis que Maurice Agulhon y voyait « l'un des textes les plus synthétiques qu'il ait écrit sur sa conception du monde ». C'est une nouvelles fois sa pensée de l'histoire qui anime le discours : Jaurès fait part de sa confiance en l'humanité, de sa confiance dans l'avenir, qui s'appuie sur la marche du temps, menant de la République, « forme définitive de la voie française », à la république sociale, combat du jour, qui seul pourra assurer la « paix définitive ». Rien de mécanique, cependant, dans ce processus de libération progressive de l'humanité. Ce discours est un appel à la jeunesse, car cette réalisation de la liberté et de l'égalité dépend d'elle, de sa lucidité et de son courage. Le vice-président de la Chambre s'excuse presque de livrer ainsi d'un seul tenant le cœur de sa philosophie et de son engagement. « Mais comment, se demande-t-il, parler devant cette jeunesse qui est l'avenir, sans laisser échapper ma pensée d'avenir ? »

Aborder Jaurès

Lorsque nous a été commandée cette création sur le personnage de Jaurès, nous avons d'abord été un peu effrayés par l'envergure de cette figure emblématique de la politique française. Après sa mort, nombre d'acteurs de la vie politique de différents bords se sont réclamés de Jaurès. La figure de Jaurès a également été exploitée à de nombreuses reprises à des fins politiques (au moment de sa panthéonisation en 1924, après l'élection de François Mitterrand en 1981 ou plus récemment par Nicolas Sarkozy). Bref, il nous a fallu nous dégager de cette confuse mythologie autour du personnage.

Nous avons commencé par lire des documents biographiques pour nous familiariser avec le personnage mais c'est en découvrant ses discours que nous avons commencé à en prendre la mesure.

A propos des discours de Jaurès, Vincent Auriol a écrit :

« Quand on l'écoutait pour la première fois, on était d'abord déçu par ses premières phrases. Au début, sa diction était lente, il paraissait chercher ses mots, sa voix était grasseyante, le ton monocorde, le geste gêné... Mais, soudain, la pensée venait, jaillissait, drue, éblouissante. Elle le prenait, le saisissait, l'élevait, vous élevait avec lui, et alors c'était une voix de cuivre qui emplissait les plus vastes édifices et qui s'adaptait en même temps à toutes les nuances de sa pensée : tour à tour ample, caressante, ironique, grondante et vibrante comme le tonnerre. »

C'est ce jaillissement de la pensée dans une langue d'une grande finesse qui nous a interpellés. Avant même le propos du discours, l'habileté rhétorique nous a frappés

en premier. Au service de cette langue, une voix que nous ne pouvons qu'imaginer : elle n'a jamais été enregistrée mais plusieurs témoins la décrivent comme magnifique, comme envoûtante. Et enfin, un propos d'une limpidité et d'une actualité terrible.

A la découverte de ses discours, nous avons pensé qu'ils étaient la meilleure manière de raconter Jaurès. Nous avons donc décidé de construire le spectacle autour d'un de ses discours et nous avons choisi celui de 1903 à Albi (le discours à la jeunesse), dans lequel la pensée de Jaurès est entièrement dévoilée.

Etienne Luneau



Le discours comme fil conducteur

Le discours de Jaurès est le fil conducteur de notre spectacle : nous avons veillé à suivre le développement de la pensée de Jaurès en respectant la progression de son argumentaire et en mettant en avant les conclusions et les aspirations de son discours.

Le discours à la jeunesse suit un argumentaire limpide. En quelques points, voici comment il peut être résumé :

> Jaurès commence par dire combien il faut faire confiance à la grandeur des hommes ;

> C'est grâce à cette confiance que l'humanité peut accomplir de grandes choses ;

> La République qui laisse les hommes maîtres de leur destin est un grand acte de confiance ;

> C'est aussi un acte d'audace car c'est un idéal fragile qui est souvent mis à mal ;

> C'est par cette audace qu'il faut faire avancer la République encore plus loin en y adjoignant l'idéal socialiste ;

> Cet idéal socialiste permettra de solidariser les travailleurs du monde entier et favorisera un élan vers la paix durable ;

> La démocratie, la science, les moyens de communication sont autant d'outils pour accéder à cette paix, idéal aussi difficile à atteindre qu'a pu l'être la République mais non pas impossible ;

> Pour instaurer la paix, il faut rompre le cercle de fatalité où chaque conflit entraîne

le suivant, où la réparation est une vengeance ;

> La paix demande du courage : le courage n'est pas l'ardeur guerrière, le courage est de vivre une vie de travail avec une aspiration à la grandeur.

En disant des morceaux du discours, en les discutant, en prenant parfois des raccourcis ou en s'attardant sur certains points, c'est ce cheminement que suivent les personnages du spectacle.



La création du spectacle

La langue des discours de Jaurès est très belle mais elle est aussi dense et complexe. S'il nous a paru essentiel de garder des moments de déclamation pure et simple, nous avons aussi voulu introduire d'autres voix dans le spectacle, pour éclairer le propos et pour ne pas épuiser l'attention du spectateur.

La chanson de Jacques Brel, *Jaurès* (dont les paroles figurent en Annexe 2), qui vient scander le spectacle et qui lui donne son titre est une de ces voix. Elle apporte une couleur différente et permet d'aborder Jaurès par un autre angle.

De la même façon, le poème d'Anna de Noailles, *La mort de Jaurès* (Annexe 3) dont un passage est dit au cours du spectacle, offre un autre ton que celui du discours.

Nous avons vite renoncé à l'idée d'incarner le personnage de Jaurès sur scène : nous trouvions l'entreprise délicate et nous ne voulions pas faire un spectacle biographique. Pour porter le discours de Jaurès, il nous a semblé qu'une voix plus anonyme aurait plus de force : en s'appropriant le discours, cette figure anonyme le rend plus universel et lui donne plus d'envergure. Ainsi est née l'idée de créer ce personnage de vieux monsieur, ou plutôt de vieux fantôme, soldat mort pendant la première guerre mondiale qui apparaît parfois aux visiteurs du monument aux morts où il habite. Il défend avec d'autant plus d'ardeur les idées portées par le discours qu'il a lui-même été victime de l'absurdité de la guerre. Témoin des conséquences d'un échec du combat pour la paix, il redouble d'espoir pour qu'enfin l'idéal de Jaurès s'accomplisse.

Pour faire face à ce vieux monsieur, figure du passé et de l'expérience, nous avons imaginé une jeune fille, figure de l'innocence et du présent. Elle ne sait pas qui est Jaurès et ce sont ses interrogations qui invitent le vieux monsieur à lui en parler. L'innocence de cette jeune fille n'est cependant pas dénuée d'une certaine vision critique qui lui permet de questionner certaines affirmations du vieux monsieur : elle se demande ainsi pourquoi la République tant vantée par Jaurès a attendu si longtemps pour intégrer les femmes. C'est la confrontation de ces deux figures qui permet de donner à la pensée de Jaurès, chargée d'histoire, une dimension très actuelle.

Enfin, pour déranger un peu la grande solennité du discours, nous avons donné à ces deux personnages une petite touche clownesque. Il n'est pas évident de parler de thèmes aussi gigantesques que la République ou la paix universelle sans avoir la crainte de se gonfler d'importance. C'est la raison pour laquelle nous avons voulu donner un souffle plus léger au spectacle, aborder ces grands thèmes en gardant l'œil rieur, comme pour dire que derrière le sérieux parfois glaçant de ces enjeux il y a la vie et les hommes, qu'avant les statues érigées à sa gloire il y a eu la voix et les mots de Jaurès.



Parcours culturel et pédagogique

HISTOIRE

- > La IIIème République
- > L'affaire Dreyfus
- > La naissance de la Première Guerre mondiale
- > La condition ouvrière à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle
- > La naissance du socialisme

LITTÉRATURE

- > Lecture de romans sur la première guerre mondiale (*L'équipage* de Joseph Kessel, *Le grand troupeau* de Jean Giono...)
- > Les grands discours de l'histoire (L'appel du 18 juin, Martin Luther King, Gandhi)
- > Jean Jaurès et Arsène Lupin : Maurice Leblanc fait de nombreuses fois référence à Jaurès dans les aventures de son héros. Étudier la vision qu'il en donne.

Jean Jaurès

Un parcours culturel et pédagogique

MAÎTRISE DE LA LANGUE

- > Les caractéristiques de la rhétorique
- > Repérer les différents éléments d'argumentation dans le discours de Jaurès
- > Les formulations propres à l'oralité : locutions, verbes à l'infinitif en début de phrases, questions/réponses
- > Les champs lexicaux correspondants aux différents thèmes du discours

EDUCATION CIVIQUE

- > Les institutions de la IIIème République et celles de la Vème République
- > La laïcité vue à travers la loi de 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat
- > Le système de retraites et la solidarité intergénérationnelle
- > Le vote des femmes
- > Les grandes figures de la paix : Gandhi, Martin Luther King, Nelson Mandela...

Réflexion autour de la République

A partir du discours à la jeunesse de Jaurès, répondre aux questions suivantes :

Situer la République :

- > A quel moment de l'histoire la République est-elle instituée pour la première fois en France ?
- > Quelles autres civilisations ont adopté la République ?

Définir la République :

- > Qu'est-ce qui différencie une République d'une monarchie ?
- > A quoi sert le vote ?
- > Qui exerce le pouvoir dans une République ?
- > Comment peut-on faire évoluer la République ?
- > Qui sont les citoyens ? Sont-ils les mêmes qu'à l'époque de Jaurès ?

Ressources

Œuvres de Jaurès

L'œuvre de Jaurès est très vaste, voici quelques uns des ouvrages auxquels le spectacle nous semble faire écho :

- > *Jean Jaurès, discours et conférences*, Flammarion, 2011
- > *Histoire socialiste de la Révolution française*, 1923
- > *L'Armée Nouvelle*, 1910
- > *Les Deux Méthodes*, 1900

Quelques ouvrages sur Jaurès

Il existe de très nombreux ouvrages sur Jaurès. Voici ceux sur lesquels nous nous sommes appuyés :

- > *Jaurès, La politique et la légende*, Vincent Duclert, Autrement, 2013
- > *L'arrière-pensée de Jaurès*, Henri Guillemin, Gallimard, 1966

Poésie

- > Le poète Serge Pey, a évoqué l'homme politique et le philosophe dans son livre *Le trésor de la guerre d'Espagne* (2011).
- > Dans le recueil *Les forces éternelles* (1920) d'Anna de Noailles, figure le poème *La mort de Jaurès* ([Annexe 2](#)).

Musique

- > Dans son album *Les Marquises* sorti en 1979, Jacques Brel écrit la chanson *Jaurès* ([Annexe 3](#)). Cette chanson a été notamment reprise par Manu Dibango, Francesca Soleville ou Zebda.

Documents sonores

- > Il n'existe pas d'enregistrements de la voix de Jaurès. Des lectures de ses discours

sont néanmoins disponibles sur internet.

- > Jean Jaurès par Henri Guillemin, une émission réalisée pour la TSR dans les années 70, visible sur ce lien www.youtube.com/watch?v=D6l3Ulu2SSg

Films

- > *Jaurès, naissance d'un géant*, téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe (2005), avec Philippe Torreton dans le rôle-titre.
- > *Jaurès, la force de l'idéal*, film documentaire Didier Baulès (1995), avec Denis Beaunes dans le rôle-titre.
- > *Jaurès, vie et mort d'un socialiste*, téléfilm d'Ange Casta (1979), avec Bernard Fresson dans le rôle-titre.

Evènements

- > Les Archives nationales et la Fondation Jean Jaurès organisent, du 5 mars au 2 juin 2014 à l'hôtel de Soubise, la plus grande exposition jamais réalisée sur Jean Jaurès, accompagnée par un cycle de conférences et une journée d'étude.
- > Pour le centenaire de la mort de Jaurès en 2014 sont organisées de nombreux évènements. Pour plus d'informations sur les évènements ayant lieu près de chez vous, vous pouvez consulter la page www.jean-jaures.org/2014-annee-Jaures.

Jeux d'écriture

Ecrire un discours

Sur le modèle du discours de Jaurès, il s'agira de trouver différents éléments d'argumentation pour défendre un point de vue. Il faudra veiller aux éléments de langage employés pour développer l'argumentation : le discours se distingue par une dimension oratoire qu'il sera important de faire apparaître dans l'écriture (interpellation de l'auditoire, questions rhétoriques, exclamations et emportements...).

Les sujets peuvent être très simples (par exemple, défendre le point de vue suivant : les limaces peuvent aller plus vite que les escargots) et ne servir qu'à s'exercer à construire une rhétorique, ou plus profond (sur des grands thèmes comme l'égalité entre l'homme et la femme par exemple).

Lettre de soldat

Au cours du spectacle le vieux monsieur fait un bref récit de son expérience de guerre (voir Annexe 4).

Sur le même modèle, il s'agira de se mettre dans la peau d'un soldat des tranchées de la Première guerre mondiale et de faire le récit d'un moment ou d'une journée. Ce récit sera fait de manière épistolaire à un correspondant au choix (ses parents, sa fiancée, son enfant, son copain d'école...).

Le texte pourra mêler des détails du quotidien (la nourriture, l'hygiène, le sommeil...), des récits de combat (la camaraderie, la peur, la mort...), des informations historiques (batailles célèbres, identité des belligérants, dates...), des arguments en faveur ou contre la guerre.

Jeux théâtraux

Dire un discours

Si le jeu d'écriture a été fait auparavant, il s'agira pour chacun de dire son discours devant la classe. Sinon, on pourra choisir des passages de discours existants ou même des morceaux d'articles de journaux.

Plusieurs contraintes peuvent être ajoutées pour faire évoluer le discours :

- > faire des silences
- > insister sur certains mots
- > ralentir ou accélérer le débit
- > prendre une voix plus grave ou plus aigue
- > utiliser les mains et les bras

On pourra aussi demander à l'assistance de marquer son approbation ou son désaccord en applaudissant ou en huant à la fin des phrases. Le discoureur devra alors réagir en fonction de la réception de ses propos.

A la découverte de l'autre

Le spectacle est une rencontre entre deux personnages. Un atelier de théâtre peut être mené sur ce thème.

Un exercice qui pourra être intéressant pour les élèves est celui du miroir. Le principe est simple : deux élèves se placent face à face et se regardent dans les yeux. Un premier élève amorce un mouvement et l'autre reproduit le même mouvement en simultané. Il faut commencer par des mouvements simples pour que les deux élèves se mettent au diapason. Ils commenceront par exemple par ne bouger que les mains, puis les bras, puis la tête. Quand ils se sentiront prêts, ils pourront commencer à bouger également le reste du corps : le bassin, le torse, les jambes pour évoluer ensemble dans l'espace.

Le « chef d'orchestre » changera au cours de l'exercice.

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

Nous indiquons en gris les passages repris dans le spectacle.

MESDAMES, MESSIEURS, JEUNES ÉLÈVES,

C'est une grande joie pour moi de me retrouver en ce lycée d'Albi et d'y reprendre un instant la parole. Grande joie nuancée d'un peu de mélancolie ; car lorsqu'on revient à de longs intervalles, on mesure soudain ce que l'insensible fuite des jours a ôté de nous pour le donner au passé. Le temps nous avait dérobés à nous mêmes, parcelle à parcelle, et tout à coup c'est un gros bloc de notre vie que nous voyons loin de nous. La longue fourmilière des minutes emportant chacune un grain chemine silencieusement, et un beau soir le grenier est vide.

Mais qu'importe que le temps nous retire notre force peu à peu, s'il l'utilise obscurément pour des œuvres vastes en qui survit quelque chose de nous ? Il y a vingt deux ans, c'est moi qui prononçais ici le discours d'usage. Je me souviens (et peut-être quelqu'un de mes collègues d'alors s'en souvient-il aussi) que j'avais choisi comme thème : les Jugements humains. Je demandais à ceux qui m'écoutaient de juger les hommes avec bienveillance, c'est-à-dire avec, équité, d'être attentifs dans les consciences les plus médiocres et les existences les plus dénuées, aux traits de lumière, aux fugitives étincelles de beauté morale par où se révèle la vocation de grandeur de la nature humaine. Je les priais d'interpréter avec indulgence le tâtonnant effort de l'humanité incertaine.

Peut-être dans les années de lutte qui ont suivi, ai-je manqué plus d'une fois envers des adversaires à ces conseils de généreuse équité. Ce qui me rassure un peu, c'est que j'imagine qu'on a dû y manquer aussi parfois à mon égard, et cela rétablit l'équilibre. Ce qui reste vrai, à travers toutes nos misères, à travers toutes les injustices commises ou subies, c'est qu'il faut fai-

re un large crédit à la nature humaine ; c'est qu'on se condamne soi-même à ne pas comprendre l'humanité, si on n'a pas le sens de sa grandeur et le pressentiment de ses destinées incomparables.

Cette confiance n'est ni sottise, ni aveugle, ni frivole. Elle n'ignore pas les vices, les crimes, les erreurs, les préjugés, les égoïsmes de tout ordre, égoïsme des individus, égoïsme des castes, égoïsme des partis, égoïsme des classes, qui appesantissent la marche de l'homme, et absorbent souvent le cours du fleuve en un tourbillon trouble et sanglant. Elle sait que les forces bonnes, les forces de sagesse, de lumière, de justice, ne peuvent se passer du secours du temps, et que la nuit de la servitude et de l'ignorance n'est pas dissipée par une illumination soudaine et totale, mais atténuée seulement par une lente série d'aurores incertaines.

Oui, les hommes qui ont confiance en l'homme savent cela. Ils sont résignés d'avance à ne voir qu'une réalisation incomplète de leur vaste idéal, qui lui-même sera dépassé ; ou plutôt ils se félicitent que toutes les possibilités humaines ne se manifestent point dans les limites étroites de leur vie. Ils sont pleins d'une sympathie déférente, et douloureuse pour ceux qui ayant été brutalisés par l'expérience immédiate ont conçu des pensées amères, pour ceux dont la vie a coïncidé avec des époques de servitude, d'abaissement et de réaction, et qui, sous le noir nuage immobile, ont pu croire que le jour ne se lèverait plus ; Mais eux-mêmes se gardent bien d'inscrire définitivement au passif de l'humanité qui dure les mécomptes des générations qui passent. Et ils affirment avec une certitude qui ne fléchit pas, qu'il vaut la peine de penser et d'agir, que l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu. L'histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements, mais elle justifie l'invincible espoir.

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

Dans notre France moderne, qu'est-ce donc que la République ? C'est un grand acte de confiance. Instituer la République, c'est proclamer que des millions d'hommes sauront tracer eux-mêmes la règle commune de leur action ; qu'ils sauront concilier la liberté et la loi, le mouvement et l'ordre ; qu'ils sauront se combattre sans se déchirer ; que leurs divisions n'iront pas jusqu'à une fureur chronique de guerre civile, et qu'ils ne chercheront jamais dans une dictature passagère une trêve funeste et un lâche repos. Instituer la République, c'est proclamer que les citoyens des grandes nations modernes, obligés de suffire par un travail constant aux nécessités de la vie privée et domestique, auront cependant assez de temps et de liberté d'esprit pour s'occuper de la chose commune. Et si cette République surgit dans un monde monarchique encore, c'est assurer qu'elle s'adaptera aux conditions compliquées de la vie internationale, sans entreprendre sur l'évolution plus lente des autres peuples, mais sans rien abandonner de sa fierté juste et, sans atténuer l'éclat de son principe.

Oui, la République est un grand acte de confiance et un grand acte d'audace. L'invention en était si audacieuse, si paradoxale, que même les hommes hardis qui, il y a cent dix ans, ont révolutionné le monde, en écartèrent d'abord l'idée. Les constituants de 1789 et de 1791, même les législateurs de 1792 croyaient que la monarchie traditionnelle était l'enveloppe nécessaire de la société nouvelle. Ils ne renoncèrent à cet abri que sous les coups répétés de la trahison royale. Et quand enfin ils eurent déraciné la royauté, la République leur apparut moins comme un système prédestiné que comme le seul moyen de combler le vide laissé par la monarchie. Bientôt cependant, et après quelques heures d'étonnement et presque d'inquiétude, ils l'adoptèrent de toute leur pensée et de tout leur cœur. Ils résumèrent, ils confondirent en elle toute la Révolution. Et ils ne cherchè-

rent point à se donner le change. Ils ne cherchèrent point à se rassurer par l'exemple des républiques antiques ou des républiques helvétiques et italiennes. Ils virent bien qu'ils créaient une œuvre, nouvelle, audacieuse et sans précédent. Ce n'était point l'oligarchique liberté des républiques de la Grèce, morcelées, minuscules et appuyées sur le travail servile. Ce n'était point le privilège superbe de servir la république romaine, haute citadelle d'où une aristocratie conquérante dominait le monde, communiquant avec lui par une hiérarchie de droits incomplets et décroissants qui descendait jusqu'au néant du droit, par un escalier aux marches toujours plus dégradées et plus sombres, qui se perdait enfin dans l'abjection de l'esclavage, limite obscure de la vie touchant à la nuit souterraine. Ce n'était pas le patriciat marchand de Venise et de Gênes. Non c'était la République d'un grand peuple où il n'y avait que des citoyens et où tous les citoyens étaient égaux. C'était la République de la démocratie et du suffrage universel. C'était une nouveauté magnifique et émouvante.

Les hommes de la Révolution en avaient conscience. Et lorsque dans la fête du 10 août 1793, ils célébrèrent cette Constitution, qui pour la première fois depuis l'origine de l'histoire organisait la souveraineté nationale et la souveraineté de tous, lorsque artisans et ouvriers, forgerons, menuisiers, travailleurs des champs défilèrent dans le cortège, mêlés aux magistrats du peuple et ayant pour enseignes leurs outils, le président de la Convention put dire que c'était un jour qui ne ressemblait à aucun autre jour, le plus beau depuis que le soleil était suspendu dans l'immensité de l'espace. Toutes les volontés se haussaient pour être à la mesure de cette nouveauté héroïque. C'est pour elle que ces hommes combattirent et moururent. C'est en son nom qu'ils refoulèrent les rois de l'Europe. C'est en son nom qu'ils se décimèrent. Et ils concentrèrent en elle une vie si ardente et

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

C'est en son nom qu'ils se décimèrent. Et ils concentrèrent en elle une vie si ardente et si terrible, ils produisirent par elle tant d'actes et tant de pensées, qu'on put croire que cette République toute neuve, sans modèle comme sans traditions, avait acquis en quelques années la force et la substance des siècles. Et pourtant que de vicissitudes et d'épreuves avant que cette République que les hommes de la Révolution avaient crue impérissable soit fondée enfin sur notre sol. Non seulement après quelques années d'orage elle est vaincue, mais il semble qu'elle s'efface à jamais et de l'histoire et de la mémoire même des hommes. Elle est bafouée, outragée ; plus que cela, elle est oubliée. Pendant un demi-siècle, sauf quelques cœurs profonds qui gardaient le souvenir et l'espérance, les hommes, la renient ou même l'ignorent. Les tenants de l'ancien régime ne parlent d'elle que pour en faire honte à la Révolution : "Voilà où a conduit le délire révolutionnaire". Et parmi ceux qui font profession de défendre le monde moderne, de continuer la tradition de la Révolution, la plupart désavouent la République et la démocratie. On dirait qu'ils ne se souviennent même plus. Guizot s'écrie : "Le suffrage universel n'aura jamais son jour". Comme s'il n'avait pas eu déjà ses grands jours d'histoire, comme si la Convention n'était pas sortie de lui. Thiers, quand il raconte la révolution du 10 août, néglige de dire qu'elle proclama le suffrage universel, comme si c'était là un accident sans importance et une bizarrerie d'un jour. République, suffrage universel, démocratie, ce fut, à en croire les sages, le songe fiévreux des hommes de la Révolution. Leur œuvre est restée, mais leur fièvre est éteinte et le monde moderne qu'ils ont fondé, s'il est tenu de continuer leur œuvre, n'est pas tenu de continuer leur délire. Et la brusque résurrection de la République, reparaissant en 1848 pour s'évanouir en 1851, semblait en effet la brève rechute dans un cauchemar bientôt dissipé.

Et voici maintenant que cette République qui dépassait de si haut l'expérience séculaire des hommes et le niveau commun de la pensée que quand elle tomba ses ruines mêmes périrent et son souvenir s'effrita, voici que cette République de démocratie, de suffrage universel et d'universelle dignité humaine, qui n'avait pas eu de modèle et qui semblait destinée à n'avoir pas de lendemain, est devenu la loi durable de la nation, la forme définitive de la vie française, le type vers lequel évoluent lentement toutes les démocraties du monde.

Or, et c'est là surtout ce que je signale à vos esprits, l'audace même de la tentative a contribué au succès. L'idée d'un grand peuple se gouvernant lui-même était si noble qu'aux heures de difficulté et de crise elle s'offrait à la conscience de la nation. Une première fois en 1793 le peuple de France avait gravi cette cime, et il y avait goûté un si haut orgueil, que toujours sous l'apparent oubli et l'apparente indifférence, le besoin subsistait de retrouver cette émotion extraordinaire. Ce qui faisait la force invincible de la République, c'est qu'elle n'apparaissait pas seulement de période en période, dans le désastre ou le désarroi des autres régimes, comme l'expédient nécessaire et la solution forcée. Elle était une consolation et une fierté. Elle seule avait assez de noblesse morale pour donner à la nation la force d'oublier les mécomptes et de dominer les désastres. C'est pourquoi elle devait avoir le dernier mot. Nombreux sont les glissements et nombreuses les chutes sur les escarpements qui mènent aux cimes ; mais les sommets ont une force attirante. La République a vaincu parce qu'elle est dans la direction des hauteurs, et que l'homme ne peut s'élever sans monter vers elle. La loi de la pesanteur n'agit pas souverainement sur les sociétés humaines ; et ce n'est pas dans les lieux bas qu'elles trouvent leur équilibre. Ceux qui, depuis un siècle, ont mis très haut leur idéal ont été justifiés par l'histoire. Et ceux-là aussi seront

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

seront justifiés qui le placent plus haut encore. Car le prolétariat dans son ensemble commence à affirmer que ce n'est pas seulement dans les relations politiques des hommes, c'est aussi dans leurs relations économiques et sociales qu'il faut faire entrer la liberté vraie, l'égalité, la justice. Ce n'est pas seulement la cité, c'est l'atelier, c'est le travail, c'est la production, c'est la propriété qu'il veut organiser selon le type républicain. A un système qui divise et qui opprime, il entend substituer une vaste coopération sociale où tous les travailleurs de tout ordre, travailleurs de la main et travailleurs du cerveau, sous la direction de chefs librement élus par eux, administreront la production enfin organisée.

Messieurs, je n'oublie pas que j'ai seul la parole et que ce privilège m'impose beaucoup de réserve. Je n'en abuserai point pour dresser dans cette fête une idée autour de laquelle se livrent et se livreront encore d'âpres combats. Mais comment m'était-il possible de parler devant cette jeunesse qui est l'avenir, sans laisser échapper ma pensée d'avenir. Je vous aurais offensés par trop de prudence ; car quel que soit votre sentiment sur le fond des choses, vous êtes tous des esprits trop libres pour me faire grief d'avoir affirmé ici cette haute espérance socialiste, qui est la lumière de ma vie. Je veux seulement dire deux choses, parce qu'elles touchent non au fond du problème, mais à la méthode de l'esprit et à la conduite de la pensée. D'abord, envers une idée audacieuse qui doit ébranler tant d'intérêts et tant d'habitudes et qui prétend renouveler le fond même de la vie, vous avez le droit d'être exigeants. Vous avez le droit de lui demander de faire ses preuves, c'est-à-dire d'établir avec précision comment elle se rattache à toute l'évolution politique et sociale, et comment elle peut s'y insérer. Vous avez le droit de lui demander par quelle série de formes juridiques et économiques elle assurera le passage de l'ordre existant à l'ordre nou-

veau. Vous avez le droit d'exiger d'elle que les premières applications qui en peuvent être faites ajoutent à la vitalité économique et morale de la nation. Et il faut qu'elle prouve, en se montrant capable de défendre ce qu'il y a déjà de noble et de bon dans le patrimoine humain, qu'elle ne vient pas le gaspiller, mais l'agrandir. Elle aurait bien peu de foi en elle-même si elle n'acceptait pas ces conditions.

En revanche, vous, vous lui devez de l'étudier d'un esprit libre, qui ne se laisse troubler par aucun intérêt de classe. Vous lui devez de ne pas lui opposer ces railleries frivoles, ces affolements aveugles ou prémédités et ce parti pris de négation ironique ou brutale que si souvent, depuis, un siècle même, les sages opposèrent à la République, maintenant acceptée de tous, au moins en sa forme. Et si vous êtes tentés de dire encore qu'il ne faut pas s'attarder à examiner ou à discuter des songes, regardez en un de vos faubourgs. Que de railleries, que de prophéties sinistres sur l'œuvre qui est là ! Que de lugubres pronostics opposés aux ouvriers qui prétendaient se diriger eux-mêmes, essayer dans une grande industrie la forme de la propriété collective et la vertu de la libre discipline. L'œuvre a duré pourtant ; elle a grandi : elle permet d'entrevoir ce que peut donner la coopération collectiviste. Humble bourgeon à coup sûr mais qui atteste le travail de la sève, la lente montée des idées nouvelles la puissance de transformation de la vie. Rien n'est plus menteur que le vieil adage pessimiste et réactionnaire de l'Ecclésiaste désabusé : "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil". Le soleil lui, même a été jadis une nouveauté, et la terre fut une nouveauté, et l'homme fut une nouveauté. L'histoire humaine n'est qu'un effort incessant d'invention, et la perpétuelle évolution est une perpétuelle création.

C'est donc d'un esprit libre aussi, que vous accueillerez cette autre grande nouveauté qui s'annonce par des symptômes

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

multipliés : la paix durable entre les nations, la paix définitive. Il ne s'agit point de déshonorer la guerre dans le passé. Elle a été une partie de la grande action humaine, et l'homme l'a ennoblie par la pensée et le courage, par l'héroïsme exalté, par le magnanime mépris de la mort. Elle a été sans doute et longtemps, dans le chaos de l'humanité désordonnée et saturée d'instincts brutaux, le seul moyen de résoudre les conflits ; elle a été aussi la dure force qui, en mettant aux prises les tribus, les peuples, les races, a mêlé les éléments humains et préparé les groupements vastes. Mais un jour vient, et tout nous signifie qu'il est proche, où l'humanité est assez organisée, assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir résoudre par la raison, la négociation et le droit les conflits de ses groupements et de ses forces. Et la guerre, détestable et grande tant qu'elle était nécessaire, est atroce et scélérate quand elle commence à paraître inutile.

Je ne vous propose pas un rêve idyllique et vain. Trop longtemps les idées de paix et d'unité humaines n'ont été qu'une haute clarté illusoire qui éclairait ironiquement les tueries continuées. Vous souvenez-vous de l'admirable tableau que nous a laissé Virgile de la chute de Troie ? C'est la nuit : la cité surprise est envahie par le fer et le feu, par le meurtre, l'incendie et le désespoir. Le palais de Priam est forcé et les portes abattues laissent apparaître la longue suite des appartements et des galeries. De chambre en chambre, les torches et les glaives poursuivent les vaincus ; enfants, femmes, vieillards se réfugient en vain auprès de l'autel domestique que le laurier sacré ne protège plus contre la mort et contre l'outrage, le sang coule à flots, et toutes les bouches crient de terreur, de douleur, d'insulte et de haine. Mais par dessus la demeure bouleversée et hurlante, les cours intérieures, les toits effondrés laissent apercevoir le grand ciel serein et paisible, et toute la clameur humaine de

violence et d'agonie monte vers les étoiles d'or : *Ferit aurea sidera clamor* (« les clameurs frappent les astres d'or »).

De même, depuis vingt siècles, et de période en période, toutes les fois qu'une étoile d'unité et de paix s'est levée sur les hommes, la terre déchirée et sombre a répondu par des clameurs de guerre.

C'était d'abord l'astre impérieux de Rome conquérante qui croyait avoir absorbé tous les conflits dans le rayonnement universel de sa force. L'empire s'effondre sous le choc des barbares, et un effroyable tumulte répond à la prétention superbe de la paix romaine. Puis ce fut l'étoile chrétienne qui enveloppa la terre d'une lueur de tendresse et d'une promesse de paix. Mais atténuée et douce aux horizons galiléens, elle se leva dominatrice et âpre sur l'Europe féodale. La prétention de la papauté à apaiser le monde sous sa loi et au nom de l'unité catholique ne fit qu'ajouter aux troubles et aux conflits de l'humanité misérable. Les convulsions et les meurtres des nations du moyen âge, les chocs sanglants des nations modernes, furent la dérisoire réplique à la grande promesse de paix chrétienne. La Révolution à son tour lève un haut signal de paix universelle par l'universelle liberté. Et voilà que de la lutte même de la Révolution contre les forces du vieux monde, se développent des guerres formidables.

Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? Et la clameur des hommes, toujours forcenés et toujours déçus, continuera-t-elle à monter vers les étoiles d'or, des capitales modernes incendiées par les obus, comme de l'antique palais de Priam incendié par les torches Non ! non ! et malgré les conseils de prudence que nous donnent ces grandioses déceptions, j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est prochaine. Des forces neuves travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel pro-

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

létariat solidaire. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ; et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif.

Enfin, le commun idéal qui exalte et unit les prolétaires de tous les pays les rend plus réfractaires tous les jours à l'ivresse guerrière, aux haines et aux rivalités de nations et de races. Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot à la République si souvent bafouée et piétinée, elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent raillée par les hommes et les choses, si souvent piétinée par la fureur des événements et des passions. Je ne vous dis pas : c'est une certitude toute faite. Il n'y a pas de certitude toute faite en histoire. Je sais combien sont nombreux encore aux jointures des nations les points malades d'où peut naître soudain une passagère inflammation générale. Mais je sais aussi qu'il y a vers la paix des tendances si fortes, si profondes, si essentielles, qu'il dépend de vous, par une volonté consciente délibérée, infatigable, de systématiser ces tendances et de réaliser enfin le paradoxe de la grande paix humaine, comme vos pères ont réalisé le paradoxe de la grande liberté républicaine. Œuvre difficile, mais non plus œuvre impossible. Apaisement des préjugés et des haines, alliances et fédérations toujours plus vastes, conventions internationales d'ordre économique et social, arbitrage international et désarmement simultané, union des hommes dans le travail et dans la

lumière : ce sera, jeunes gens, le plus haut effort et la plus haute gloire de la génération qui se lève.

Non, je ne vous propose pas un rêve décevant ; je ne vous propose pas non plus un rêve affaiblissant. Que nul de vous ne croie que dans la période encore difficile et incertaine qui précédera l'accord définitif des nations, nous voulons remettre au hasard de nos espérances la moindre parcelle de la sécurité, de la dignité, de la fierté de la France. Contre toute menace et toute humiliation, il faudrait la défendre ; elle est deux fois sacrée pour nous, parce qu'elle est la France, et parce qu'elle est humaine.

Même l'accord des nations dans la paix définitive n'effacera pas les patries, qui garderont leur profonde originalité historique, leur fonction propre dans l'œuvre commune de l'humanité réconciliée. Et si nous ne voulons pas attendre, pour fermer le livre de la guerre, que la force ait redressé toutes les iniquités commises par la force, si nous ne concevons pas les réparations comme des revanches, nous savons bien que l'Europe, pénétrée enfin de la vertu de la démocratie et de l'esprit de paix, saura trouver les formules de conciliation qui libéreront tous les vaincus des servitudes et des douleurs qui s'attachent à la conquête. Mais d'abord, mais avant tout, il faut rompre le cercle de fatalité, le cercle de fer, le cercle de haine où les revendications mêmes justes provoquent des représailles qui se flattent de l'être, où la guerre tourne après la guerre en un mouvement sans issue et sans fin où le droit et la violence, sous la même livrée sanglante, ne se discernent presque plus l'un de l'autre, et où l'humanité déchirée pleure de la victoire de la justice presque autant que sa défaite.

Surtout, qu'on ne nous accuse point d'abaisser, ou d'énervier les courages. L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement. Le courage, aujourd'hui, ce n'est

Annexe 1 : Le discours à la Jeunesse (Albi, 1903)

pas de maintenir sur le monde la nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre ; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication. Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie. Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action. Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit : c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; c'est de devenir, autant qu'on le peut, un technicien accompli ; c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendue. Le courage, c'est d'être tout ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés. Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails, et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes. Le courage, c'est de dominer ses propres fautes,

d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.

Ah ! vraiment, comme notre conception de la vie est pauvre, comme notre science de vivre est courte, si nous croyons que, la guerre abolie, les occasions manqueront aux hommes d'exercer et d'éprouver leur courage, et qu'il faut prolonger les roulements de tambours qui dans les lycées du premier Empire faisaient sauter les cœurs ! Ils sonnaient alors un son héroïque ; dans notre vingtième siècle, ils sonneraient creux. Et vous, jeunes gens, vous voulez que votre vie soit vivante, sincère et pleine. C'est pourquoi je vous ai dit, comme à des hommes, quelques-unes des choses que je portais en moi.

Annexe 2 : La mort de Jaurès

Poème d'Anna de Noailles

I

J'ai vu ce mort puissant le soir d'un jour d'été.
Un lit, un corps sans souffle, une table à côté :
La force qui dormait près de la pauvreté !
J'ai vu ce mort auguste et sa chambre économe,
La chambre s'emplissait du silence de l'homme.
L'atmosphère songeuse entourait de respect
Ce dormeur grave en qui s'engloutissait la paix ;

Il ne semblait pas mort, mais sa face paisible
S'entretenait avec les choses invisibles.
Le jour d'été venait contempler ce néant
Comme l'immense azur recouvre l'océan.
On restait, fasciné, près du lit mortuaire
Écoutant cette voix effrayante se taire.

L'on songeait à cette âme, à l'avenir, au sort.
— Par l'étroit escalier de la maison modeste,
Par les sombres détours de l'humble corridor,
Tout ce qui fut l'esprit de cet homme qui dort,
Le tonnerre des sons, le feu du cœur, les gestes,
Se glissait doucement et rejoignait plus haut
L'éther universel où l'Hymne a son tombeau.

Et tandis qu'on restait à regarder cet être
Comme on voit une ville en flamme disparaître.
Tandis que l'air sensible où se taisait l'écho
Baisait le pur visage aux paupières fermées,
L'Histoire s'emparait, éplorée, alarmée,
De ce héros tué en avant des armées...

II

L'aride pauvreté de l'âme est si profonde
Qu'elle a peur de l'esprit qui espère et qui fonde.
Elle craint celui-là qui, lucide et serein,
Populaire et secret comme sont les apôtres,
N'ayant plus pour désir que le bonheur des autres,
Contemple l'horizon, prophétique marin,
Voit la changeante nue où la brume se presse.

Et, fixant l'ouragan de ses yeux de veilleur,
Dit, raisonnable et doux : « Demain sera meilleur. »
— Bonté ! Se peut-il que vos grandes tendresses,
Que vos grandes lueurs, vos révélations.

Annexe 2 : La mort de Jaurès

Poème d'Anna de Noailles

Ce don fait aux humains et fait aux nations
Inspirent la colère à des âmes confuses?
Faut-il que l'avenir soit la part qu'on refuse
Et l'archange effrayant dont on craigne les pas?

— Grand esprit, abattu la veille des combats,
C'est pour votre bonté qu'on ne vous aimait pas...

III

Vous étiez plus vivant que les vivants, votre air
Était celui d'un fauve ayant pris pour désert
La foule des humains, à qui, pâture auguste,
Vous offriez l'espoir d'un monde éftral et juste.
Vous ne distinguiez pas, tant vos feux étaient forts,
L'incendie éperdu que préparait le sort.

Vos chants retentissaient de paisibles victoires...

— Alors, la Muse grave et sombre de l'Histoire,
Ayant avec toi-même, 6 tigres de la paix,
Composé le festin sanglant dont se repaît
L'invisible avenir que les destins élancent,
Perça ta grande voix de sa secrète lance
Et fit tonner le monde au son de ton silence...

Août 1914.

Annexe 3 : *Jaurès*

Paroles de la chanson de Jacques Brel

Ils étaient usés à quinze ans
Ils finissaient en débutant
Les douze mois s'appelaient décembre
Quelle vie ont eu nos grands-parents
Entre l'absinthe et les grand-messes
Ils étaient vieux avant que d'être
Quinze heures par jour le corps en laisse
Laissent au visage un teint de cendres
Oui notre Monsieur, oui notre bon Maître

Pourquoi ont-ils tué Jaurès?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

On ne peut pas dire qu'ils furent esclaves
De là à dire qu'ils ont vécu
Lorsque l'on part aussi vaincu
C'est dur de sortir de l'enclave
Et pourtant l'espoir fleurissait
Dans les rêves qui montaient aux cieux
Des quelques ceux qui refusaient
De ramper jusqu'à la vieillesse
Oui notre bon Maître, oui notre Monsieur

Pourquoi ont-ils tué Jaurès?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

Si par malheur ils survivaient
C'était pour partir à la guerre
C'était pour finir à la guerre
Aux ordres de quelque sabreur
Qui exigeait du bout des lèvres
Qu'ils aillent ouvrir au champ d'horreur
Leurs vingt ans qui n'avaient pu naître
Et ils mouraient à pleine peur
Tout miséreux oui notre bon Maître
Couverts de prèles oui notre Monsieur
Demandez-vous belle jeunesse
Le temps de l'ombre d'un souvenir
Le temps de souffle d'un soupir

Pourquoi ont-ils tué Jaurès?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

Annexe 4 : Extrait du spectacle

Le vieux : *(disant le poème d'Anna de Noailles)*
L'Histoire s'emparait, éplorée, alarmée,
De ce héros tué en avant des armées...

La jeune fille : Donc Jaurès est mort à l'armée ?

Le vieux : Mais non ! « *En avant des armées* » ! Avant les armées ! Jaurès a été assassiné le 31 juillet 1914. Le lendemain, la guerre était déclarée : il a été tué « *en avant des armées* ». Il est mort avec la paix ou plutôt la paix est morte avec lui.

La jeune fille : Et donc c'était la guerre.

Le vieux : Voilà.

La jeune fille : Et pourquoi au juste ?

Le vieux : Et bien, c'est assez simple... L'Autriche-Hongrie a déclaré la guerre à la Serbie que soutenait la Russie. Alors la Russie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie. Et l'Allemagne qui soutenait l'Autriche-Hongrie a donc déclaré la guerre à la Russie. Donc la France qui soutenait la Russie a déclaré la guerre à l'Allemagne et à... ?

La jeune fille : ... ???

Le vieux : et ben l'Autriche-Hongrie ! Qui entre temps avait déclaré la guerre à la Russie. Sur ce, l'Allemagne envahit la Belgique et l'Angleterre qui soutient la Belgique déclare donc la guerre à l'Allemagne et à... ?

La jeune fille : L'Autriche-Hongrie ?

Le vieux : Oui ! Et le Japon se met du côté de l'Angleterre, de la France et de la Russie et donc de la Belgique et de la Serbie, tandis que l'Empire ottoman soutient l'Allemagne et... ?

La jeune fille : L'Autriche-Hongrie ?

Le vieux : Voilà, vous avez tout compris.

La jeune fille : *(dubitative)* En effet, c'est assez simple...

Le vieux : Et oui, c'est simple et c'est bête comme un coup de canon : c'est la guerre...

La jeune fille : Et c'est à cause de Jaurès tout ça ?

Le vieux : Mais non ! Jaurès se battait pour la paix ! C'est parce qu'il croyait à la paix, parce qu'il pensait que l'on pouvait, que l'on devait éviter la guerre qu'il a été tué.

La jeune fille : Je croyais que c'était parce qu'il faisait confiance à la grandeur des hommes.

Annexe 4 : Extrait du spectacle

Le vieux : Précisément ! Avec la même confiance que les hommes...

La jeune fille : et les femmes.

Le vieux : Avec la même confiance qu'ils ont bâti la République, avec le même espoir, ils doivent établir la paix !

La jeune fille : Et ben c'est plutôt raté...

Le vieux : Je vous demande pardon.

La jeune fille : Jaurès faisait confiance aux hommes...

Le vieux : et aux femmes...

La jeune fille : pour établir la paix et résultat, il a été tué par le vilain.

Le vieux : Et oui, malheureusement...

La jeune fille : Ca veut dire que quoiqu'on fasse, il y a toujours des vilains pour tout gâcher.

Le vieux : Et c'est pour ça qu'il faut...

La jeune fille : C'est pour ça qu'il faut d'abord tuer tous les vilains.

Le vieux : Mais pas du tout !

La jeune fille : Mais si ! On tue tous les vilains, on fait une dernière guerre pour s'en débarrasser et après on est tous d'accord et on peut se faire confiance et faire la paix tranquillement.

Le vieux : Vous aurez beau tuer tous les vilains, il restera toujours des gens qui ne seront pas d'accord avec vous. Et puis d'abord, c'est qui au juste les vilains ?

La jeune fille : C'est ceux qui nous attaquent, ceux qui tuent les gens comme Jaurès, ceux qui obligent les autres à faire la guerre. C'est pour ça qu'il faut s'en débarrasser : on n'a pas le choix.

Le vieux : Vous voyez les choses à travers un canon de fusil ! Vous parlez comme un obus de mortier ! On peut toujours faire autrement ! On doit toujours faire autrement !

(il se lève et dit le discours de Jaurès)

« Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? [...] Non ! non ! [...] j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est prochaine. Des forces neuves travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service

Annexe 4 : Extrait du spectacle

universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ; et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif. [...] Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot à la République si souvent bafouée et piétinée, elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent raillée par les hommes et les choses, si souvent piétinée par la fureur des événements et des passions. Je ne vous dis pas : c'est une certitude toute faite. Il n'y a pas de certitude toute faite en histoire. [...] Mais je sais aussi qu'il y a vers la paix des tendances si fortes, si profondes, si essentielles, qu'il dépend de vous, par une volonté consciente délibérée, infatigable, de systématiser ces tendances et de réaliser enfin le paradoxe de la grande paix humaine, comme vos pères ont réalisé le paradoxe de la grande liberté républicaine. Œuvre difficile, mais non plus œuvre impossible. »

La jeune fille : C'est encore Jaurès ?

Le vieux : Bien sûr c'est encore Jaurès, encore au lycée d'Albi et toujours en 1903.

La jeune fille : Et les jeunes qui l'écoutaient en 1903, ils avaient quel âge pendant la guerre ?

Le vieux : Je ne sais pas, 25 ou 30 ans.

La jeune fille : Et ils sont morts à la guerre comme Louis ?

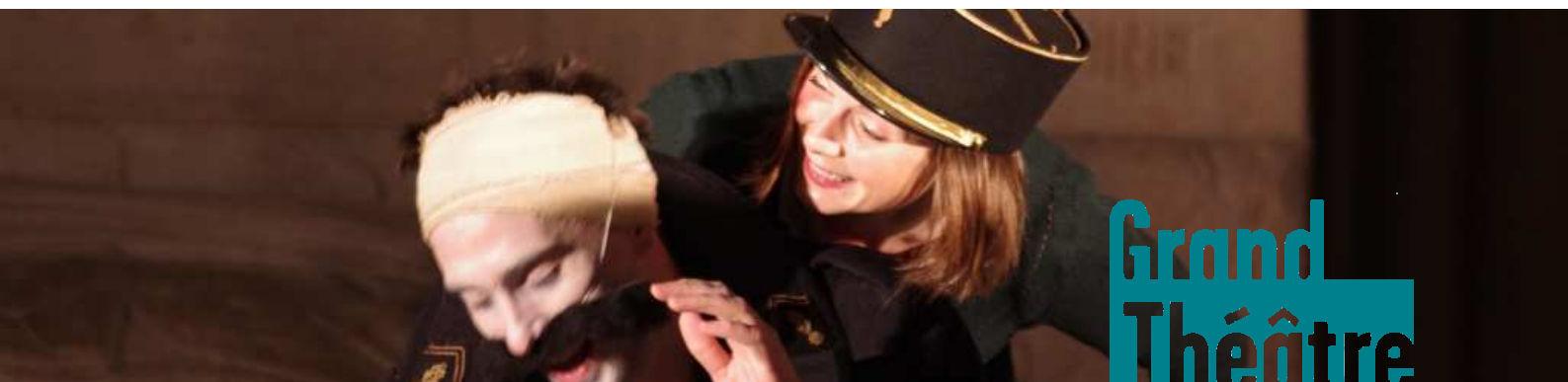
Le vieux : Qui lui ?

La jeune fille : Louis. Le fils de Jaurès, vous avez dit qu'il était mort à la guerre.

Le vieux : Ah oui... Certains sans doute. En tous cas ils ont reçu le même papier que moi et de tous ceux qui ont reçu le papier, un sur dix n'est pas revenu.

La jeune fille : Il faut être vraiment courageux pour aller à la guerre.

Le vieux : Courageux ? Je ne sais pas si c'est comme ça qu'il faut dire... Quand j'ai reçu mon ordre de mobilisation en 1914, j'ai pleuré comme un gamin. J'étais un gamin d'ailleurs. Dans le train qui me menait vers mon régiment, j'ai vomi trois fois parce que le train cahotait et qu'on était trop nombreux dans le wagon. Quand j'étais sur le front, dans les tranchées, j'ai grelotté de peur et de froid des nuits entières. On avait tellement faim qu'il nous arrivait de manger des rats. On se lavait quand on pouvait et on ne pouvait pas souvent, et je peux vous dire que ça ne sentait pas l'eau de Cologne. J'ai vu la plupart de mes camarades chialer toutes les larmes de leur corps, parce qu'ils avaient mal aux pieds, parce que leur femme leur manquait, parce qu'ils n'avaient pas envie de mourir ou parce qu'ils n'avaient pas envie de tuer ceux d'en face. Et au moment de sortir sous la mitraille, il m'arrivait souvent de faire dans ma culotte. Alors, si tout ça c'est du courage, je peux vous dire que c'est un courage qui sent mauvais !



Compagnie Grand Théâtre

SIRET : 501 188 742 000 24 — **APE** : 9001Z

N° licence entrepreneur : 2 - 1041361

Siège social : 20, Quai de la Marne, 75019 Paris

Adresse de correspondance : Chez Acidu, 34 rue Gaston Lauriau,
93100 Montreuil

Téléphone : 01 83 72 88 16

Mail : info@legrandtheatre.fr